La dialectique indisciplinaire en « sciences humaines »

Editorial

Denis Vernant

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/13187>

DOI : 10.4000/cem.13187

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Denis Vernant, « La dialectique indisciplinaire en « sciences humaines » », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 17.2 | 2013, mis en ligne le 13 décembre 2013, consulté le 22 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cem/13187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.13187>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

La dialectique indisciplinaire en « sciences humaines »

Editorial

Denis Vernant

- 1 Les « sciences humaines », nées au siècle précédent, parviennent sans doute à un moment crucial de leur développement. La mondialisation de ce que l'on appelle « l'économie de la connaissance », qui cache pour l'essentiel une marchandisation, bureaucratisation et uniformisation des processus de production des savoirs, impose à marche forcée des regroupements plus ou moins artificiels de laboratoires et d'universités dans des pôles scientifiques à fin d'assurer leur « visibilité internationale ». À cela s'ajoute, au plan national, la pression économique conduisant à des « rationalisations budgétaires », qui, dans le cadre d'une appréhension territorialisée des offres de formation, produiront des coupes sombres, et sans doute même claires, mettant en cause l'autonomie des « petites disciplines », dont la mienne : la philosophie. Bien qu'il y ait beaucoup à dire, je n'ai pas l'intention ici de traiter de la politique universitaire qui se dessine, ni même de ses conséquences pédagogiques.
- 2 Je voudrais dans cet espace éditorial qui m'est généreusement offert par le Bucema aborder succinctement les aspects strictement scientifiques du problème.
- 3 Constituées dans et par l'épistémè contemporaine, les sciences dites « humaines » – qu'il vaudrait mieux appeler de l'Homme et de la Société – se sont développées selon une double dialectique à la fois disciplinaire et interdisciplinaire. C'est une telle dialectique qu'il convient aujourd'hui d'interroger.
- 4 Chacune de ces « sciences » trouve son origine (surtout en France) dans un *ancrage disciplinaire* fort. Pas de philosophie sans une formation à son histoire, ses définitions, ses méthodes. De même en histoire, histoire de l'art, etc. À cette nécessité pédagogique s'ajoute, au niveau de la production académique, une identification disciplinaire des *sujets* de recherche. Il suffit de consulter les sujets de thèses présentés dans le Bucema pour constater que, par-delà leur diversité bienvenue, ils dessinent un champ d'investigation relativement homogène caractérisant la conception que l'on peut se faire aujourd'hui de l'histoire de l'art médiéval. Une telle homogénéité peut avoir des

effets pervers lorsque dans certaines sections du CNU l'évaluation des thèses frise la cooptation et la reproduction disciplinaire à l'identique. La *reconnaissance* institutionnelle demeure ainsi disciplinaire, mais qu'en est-il de la *connaissance* proprement dite ?

- 5 Les « sciences humaines », dessinant la figure épistémique nouvelle de l'Homme, ne peuvent pas ne pas se poser la question de leurs relations et corrélations. D'où, en particulier dans les recommandations des comices scientifiques, un *encrage interdisciplinaire*. Du CNRS aux universités en passant par l'ANR, le mot d'ordre est la mise en réseaux, les groupements interdisciplinaires, pluridisciplinaires, etc. Que retenir alors de ce flot d'encre déversé *ad nauseam* par les discours officiels ? Notre réponse tiendra en un syntagme qu'il faudra clarifier : l'in/discipline ¹.
- 6 Du strict point de vue scientifique, la question de la relation entre disciplines se justifie pleinement par la *complexité* des phénomènes humains étudiés. Depuis au moins les Mégariques, l'Homme a été défini comme être de *Logos* caractérisé principalement comme capable de discours (la dialogique mégarique) et de raisonnement. Au vingtième siècle, l'étude de la discursivité dans son effectivité a requis la constitution de la *pragmatique* qui, de fait, compose une inter-discipline associant philosophie, logique, linguistique, psychologie, sociologie, anthropologie, etc. De même, l'étude du versant rationnel du *Logos* a donné naissance aux dites « sciences cognitives », qui abordent la cognition humaine (mais pas seulement) à l'aide d'un essaim de disciplines. La complexité des objets impose ainsi une *multidimensionnalité* d'approches convergentes.
- 7 Pour y voir clair d'un point de vue épistémologique, il convient toutefois de ne pas confondre sujet et objet. Tel qu'on l'a évoqué précédemment, le *sujet* (ou thème) d'une recherche – par exemple une thèse – peut être spécifié relativement facilement – tel : « Les chevaliers paysans de l'an Mil au lac de Paladru ». Il a une fonction identificatoire et de marquage de territoire – d'où son dépôt officiel d'une façon ou d'une autre. Tout autre est l'*objet* de la recherche qui, lui, n'est pas donné, mais précisément *construit dans et par la recherche* elle-même par le choix initial d'un angle d'attaque : un point de vue. En la matière, le paradigme en est la constitution par Saussure dès 1906 de la *langue* comme objet de la linguistique : « Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet ². »
- 8 Si le sujet s'avère en général disciplinaire, l'objet, pour être fécond, ne peut résulter que d'une approche résolument indisciplinée. Dans le cas de Saussure, on sait qu'il construit son objet nouveau à partir d'un triple *refus* : de la parole, de la méthode comparatiste et de la conception traditionnellement référentielle de la signification. Là réside la possibilité de l'« innovation », dont on rebat les oreilles en ces temps inquiets. La dynamique du savoir repose sur la *capacité critique* de s'émanciper des carcans imposés par la tradition, les habitudes de pensée ou la paresse scolaire – sans parler des stratégies carriéristes. D'où une *posture indisciplinée* supposant prise de distance et courage intellectuel ³ – que malheureusement dans ma discipline certain(e)s doctorant(e)s payent très cher lorsqu'ils s'écarterent des chemins balisés. Ce premier temps de la construction s'avère crucial en ce qu'il commande les choix initiaux de pré-supposés, d'objectifs, de point de vue, de méthode. C'est en particulier la *construction initiale de l'objet* qui commande la mobilisation des disciplines en jeu dans son traitement analytique. On ne saurait donc a priori définir un type d'objet, une méthode afférente et la mobilisation des différentes disciplines. Tel objet requiert la

collaboration d'une discipline annexe, ainsi de la chimie pour identifier et dater les pigments d'une fresque. Tel autre la collaboration de deux disciplines connexes, comme l'histoire des textes avec l'histoire de l'art dans sa dimension iconographique ⁴. Mais, bien souvent, pour accorder tout son poids à la complexité et la multidimensionnalité de l'objet, il conviendra d'aller plus loin que l'inter-, la pluri- ou même la transdisciplinarité et d'opter résolument pour une *approche in/disciplinaire*. Cela vaut tout autant pour ce qu'on appelle « Art » que pour le discours ou la cognition, tous objets complexes. La question n'est plus alors celle d'un apport ancillaire ou de collaboration, mais bien de mise en relation dynamique, soucieuse d'exploiter les résonnances comme les dissonances.

- 9 Comment alors concevoir un tel bouillonnement in/disciplinaire ? Sa possibilité même et sa fécondité requièrent comme condition *sine qua non* une réelle *cohérence paradigmatique*. La dialectique nouvelle de *coopération* entre disciplines requiert qu'elles opèrent toutes dans le même paradigme ⁵. Revenons au langage : Saussure assure la clôture épistémologique de son objet nouveau par un *principe d'immanence* qui récuse toute approche « psychologique » de la parole. On sait que son disciple Benveniste le déborda avec sa linguistique du discours comme usage dialogique effectif de la langue. En découlèrent en particulier les « sciences de l'information et de la communication », qui se constituèrent sur le présupposé d'une autonomie du verbe, du discours et de la communication. Ce n'est que récemment que l'on a fait un pas de plus en subordonnant ces « communications » à leurs *finalités praxéologiques* au nom du précepte tout simple selon lequel l'on parle généralement pour agir ensemble sur un monde partagé. En termes wittgensteiniens, cela revient désormais à enter les *jeux de langage* sur les *formes de vie* qui leur donnent sens pratique et finalité sociale. Bref, on en vint à adopter le *paradigme actionnel* dans lequel se reconnaissant désormais nombre de philosophes, linguistes, pragmaticiens, psychologues, sociologues, pédagogues, anthropologues ⁶, etc. Leur différence d'approche, leurs dissonances prennent valeur sur le fond d'un accord paradigmatique.
- 10 Mais cela n'est possible qu'à la condition expresse d'une réelle *maîtrise méthodologique*. Importe en effet de comparer les définitions des concepts et leur efficacité relative. Comment telle discipline définit-elle la figuration, la représentation, la discursivité, etc. ? Comment appréhender la spatialité (rural/urbain, etc.), la temporalisation – période relativement courte/longue durée –, l'activité – agents, objectifs, modalités, finalités ? Comment les différences définitionnelles peuvent-elles être exploitées ? Comment s'appuyer sur la puissance zététique des concepts transversaux – analogie, symbole, symétrie, etc. Cela requiert notamment que l'on ne confonde pas vocable, notion et concept et que l'on comprenne bien qu'un concept est un outil ayant une fonction précise et dont l'utilisation est soumise à des limites déterminées à l'intérieur d'une théorisation donnée.
- 11 La même maîtrise technique doit valoir pour le frottement des méthodes d'analyse. Comment chaque discipline mobilisée conçoit-elle l'observation, la description, l'interprétation ? Comment détermine-t-elle ses présupposés, ses jeux d'hypothèses, ses procédures d'inférence et de validation ?
- 12 On le constate aisément, seule une nouvelle dialectique du disciplinaire et de l'in/disciplinaire pourra revivifier les « sciences humaines » et justifier *scientifiquement* les mises en réseaux et les regroupements dont le Centre d'études médiévales d'Auxerre a su être l'un des initiateurs.

- 13 D. VERNANT, *Introduction à la philosophie contemporaine du langage*, Paris, 2011.
 - 14 V. HUYS et D. VERNANT, *L'Indisciplinaire de l'art*, Paris, 2012.
 - 15 V. HUYS et D. VERNANT, *Histoire de l'art, théories, méthodes et outils*, Paris, 2014.
 - 16 Page personnelle de D. Vernant : <http://webcom.upmf-grenoble.fr/DenisVernant/>
 - 17 Site de l'*InDisciplinAire* : www.institut-indisciplinaire.com
-

NOTES

1. Notre graphie, in/discipline, vise à signifier la tension dialectique nécessaire entre socle disciplinaire et déploiement non-disciplinaire. Nous proposons ainsi une thématisation méthodologique de l'attitude prônée par W. J. Thomas Mitchell (« Interdisciplinarity and Visual Cultures », *Art bulletin*, t. 77, n° 4, 1995, p. 540-544).
 2. *Cours de linguistique générale*, Paris, 1968, p. 23.
 3. Les doctorant(e)s en sémiotique de l'Uqam à Montréal n'hésitent pas à la qualifier de « résistance », cf. resistancesemiotique.org.
 4. En France, les relations entre histoire et histoire de l'art posent des questions institutionnelles que nous n'aborderons pas ici.
 5. Nous prenons ce concept praxéologique dans sa polarité d'entraide et de lutte.
 6. L'anthropologie acquiert ainsi le rôle crucial de déterminer le *soc actionnel* géographiquement situé et historiquement daté, où tout puise sens et finalité.
-

AUTEUR

DENIS VERNANT

Professeur de philosophie, logique, pragmatique et praxéologie, Université de Grenoble